

## A PROPOS DU NEUF<sup>3/4</sup> ET DE LA FORÊT DES PAPYRUS

*« Il bâtit (le papyrus) un écran le long des berges, les gros animaux peuvent s'y frayer un chemin. Les plus petits empruntent leurs traces<sup>1</sup> ».*

Nous les suivons, doucement, personne ne doit nous entendre. Nous nous fauflons derrière eux. Plus nous nous enfonçons, plus le sol spongieux absorbe leurs traces. Elles ne se dessinent plus suffisamment pour que nous puissions les distinguer les unes des autres, à vrai dire nous n'avons jamais pu réellement les identifier. Elles forment à présent une ligne tendue, un ensemble disparate évoquant le passage passé des animaux. Une ligne se profilant et que nous avons décidé de suivre comme si elle nous reliait à ce que nous avons laissé là bas. Nous suivons avec peine ce fil d'Ariane qui se déroule devant nous mais qui disparaît à mesure que nous progressons. Par deux fois nous nous trompons. La ligne suivie n'était qu'une ondulation sur la fine nappe d'eau provoquée par l'oscillation permanente des papyrus. Il nous faut arriver devant un mur végétal infranchissable pour nous apercevoir que nous avons pris la mauvaise tangente. *« Ce n'est pas possible, ils n'ont pas pu passer par là. »* C'est à chaque fois Gustave désœuvré qui nous résonne. Par deux fois il nous faut alors rebrousser chemin pour retrouver la ligne fugitive. *« Vite. Dépêchez-vous. Allons. Avant que ce soit elle qui se perde et nous perde. »*

L'écran formé par les papyrus est maintenant si dense qu'il ne laisse plus passer la lumière. Seuls quelques faisceaux impriment le sol détrempé et lui donnent des allures d'argent. Par moments les papyrus dans leur danse se croisent d'une telle manière qu'ils nous obstruent de tout, et dans la pénombre nous attendons la prochaine ouverture sur le ciel pour de nouveau progresser. À chaque fois se révèle devant nous un terrain confus comme labouré par d'aïeux errant. Notre avancée creuse dans le sol un sillon boueux dans lequel ne miroitent plus que nos gueules décrépies. J'y lis des regards inquiets

1 Inès Malfaisan, Beaucoup pour rien, imprimé à l'ENSBA Lyon en 2019, p8

plantés aux milieux de visages huileux. Notre peau étouffée par cette nature se met à luire aux rares instants de lumière qui, jadis faisant la vie, confère à nos corps des teintes de malades. Peu à peu je m'habitue à l'obscurité des fourrés et la vénère. Celle-ci camoufle les mutations de mon corps que je pourrais observer sur celui des autres.

Nous ne rejetons plus aucune image.

Séries de cris au loin, puis quelques bruits comme des claquements sourds. Ils brisent pendant quelques instants le silence de cette jungle mutique. Nous nous retournons. Il n'y a rien mais je constate que ce sont les traces du groupe qui maintenant disparaissent. Pour m'en assurer, j'avance d'un pas puis recul d'un autre. On pourrait croire que je n'ai pas bougée, mes traces se noient à peine mon pied soulevé. Gustave n'en croit pas ses yeux. Notre groupe maintenant fait corps avec la forêt, nous n'y laissons plus rien, nous n'existons plus. Le sol ici semble tout engloutir, seules persistent ces plantes érectiles dressées contre le ciel ; peut être étaient-elles là avant la boue.

Je repense à ces hommes.

C'est de leur faute si il nous a fallu nous enfoncer dans ce marécage.

C'est de leur faute si il nous a fallu prendre la fuite.

C'est de leur faute si nous avons tout laissé derrière nous.

Je repense à ces hommes en uniformes qui ont forcé le grand portail

du neuf<sup>3</sup>/<sub>4</sub> de la rue Sadi Carnot à Aubervilliers. J'entends résonner dans ma tête leurs pas qui approchent et je me revois à ce moment là, fixer le nœud verrouillant le grand portail. Nous étions en sécurité jusqu'à ce qu'ils arrivent. Je le revois, lui, s'approchant de loin suivi de près par ses sbires.

Tous finement rasés le col bien remonté et les jambes affutés.

Et puis après il n'y a eut qu'une suite d'insultes.

De bras levés.

De pieds projetés.

Il nous a fallu courir vite et nous enfoncer dans cette forêt

Nous continuons d'avancer, de plus en plus difficilement. Beaucoup de papyrus ont ployé sous le poids du ciel. Leurs tiges se sont pliées et dessinent maintenant un ensemble hétérogène extrêmement confus. Il n'est plus question d'une seule poussée vers le haut mais d'une multitude de courbes anguleuses qui finissent de nous perdre. Il nous faut pour continuer, à chaque fois dégager ces morceaux de jonc brisés, parfois les prendre à plusieurs et les arracher. À bras le corps. Beaucoup s'accrochent dans mes cheveux ou se prennent dans mes jambes. Ma jupe est en lambeaux. Nous nous empêtrons dans ce dédale. À chacune de ces opérations : giclements démesurés. Incommensurables geysers de merdes. J'en prends plein la gueule. La glaise rougeoyante macule mes bas à tel point que je crois entendre mes entrailles se déverser par parquets dans la flotte avec à chaque enjambée cette crainte de me vider un peu plus. Notre groupe laisse à présent derrière lui un sillage sanguinolent et un dégueulis que la vase peine à confondre. Nous sommes précédés d'une nuée viscérale, qui comme notre ombre dans une autre vie, nous suit pas à pas, mais celle ci se tapit et fuit lorsque nous nous retournons. Par l'empreinte que nous laissons, nous retrouvons un peu de notre humanité. Mais plus celle ci grandit plus la forêt nous transforme en monstres d'argile. Je pensais qu'elle nous ré-acceptait comme femmes et hommes mais il n'en est rien, nous lui appartenons déjà trop. Elle veut faire de nous ses colosses à jamais immobiles. La peur d'être pétrifiés nous oblige alors à constamment nous mouvoir. *« Ne vous arrêtez pas. La plus simples des pauses nous empêcherait de repartir. »* Il nous faut alors actionner nos membres et amplifier nos gestes pour ne pas qu'ils se limitent. Comme les autres j'ai encore espoir. Je cligne des yeux, je me contorsionne, je me bats par tous les moyens contre cette armure qui s'impose. Mais à quoi bon une armure, c'était avant qu'il fallait prendre les armes.

Nous ne suivons plus aucune piste. Les animaux n'avancent pas jusqu'ici. Ils ne dépassent pas cette frontière où la boue est par endroit plus limpide et laisse deviner par flaques, les vestiges d'un vieux monde enseveli. Je suis las, épuisée de cette marche

qui jamais ne s'arrêtera. Je sens la croûte se durcir, ma peau se solidifier, je ne veux pas finir ainsi et dans l'agitation je trébuche, c'était inévitable. In extremis je me rattrape à un papyrus, ma carapace vole en éclat. Mais celui ci s'assouplit quand mes mains l'englobent. On en arrive toujours là avec la toute puissance érectile. Il me vautre violemment dans la boue, me traine sur quelques mètres et m'étrangle. Je sens ma face qui racle le sol, ses ongles qui transpercent ma peau, ses reins qui me frappent violemment. J'ai entraîné dans ma chute tout un bosquet qui n'a pas résisté à mon poids. Autour de nous tout s'effondre. Cette masse informe nous ensevelit et remplit tous mes orifices. Elle force chacune de mes entrées et les souille. Sans bruits, sans cris. Foutu silence; foutue jungle mutique. Ce jus tiède se déverse en moi par torrents, je m'en sens pleine, je vais exploser. Trop lourde je commence à sombrer dans les profondeurs de la Terre. Au fil de ma descente j'aperçois :

Ce monde que j'ai goûté.

Tous ces objets que j'ai vu.

Toutes ces formes que j'ai touchées,

Ces peaux que j'ai senti.

Celle que j'ai aimée

et désirée.

Et je me dis que tout ça  
c'est à cause de ces hommes en uniforme et qu'il aurait fallu  
qu'on suive un peu plus  
la trace des animaux.